

## ROLAND DRAGO (1923-2009)

Roland Drago s'est éteint le 7 mai 2009. Né en 1923, il a été agrégé en 1950 après avoir soutenu une thèse sur la crise de l'établissement public rédigée sous la direction de Marcel Waline et demeurée un classique de la littérature du droit administratif. Affecté à Tunis puis à Lille, il a rejoint la Faculté de Paris en 1965.

Il avait publié en 1962, avec Jean-Marie Auby, un monumental traité de contentieux administratif qui caractérise bien son style de juriste : ampleur des vues et de la recherche, curiosité pour les voies et les jurisprudences qui n'ont pas été suffisamment exploitées, goût certain pour la généalogie des institutions et leurs aléas historiques. Par ses travaux, on peut dire qu'avec d'autres collègues aujourd'hui disparus ou émérites, avec certains qui sont parmi nous, il a contribué à faire de notre maison une sorte de capitale du droit administratif.

Mais je ne suis pas là pour évoquer une carrière scientifique prestigieuse qu'au demeurant tout le monde ici connaît mais bien pour essayer d'exprimer ce, qu'aujourd'hui, notre petite communauté peut ressentir devant sa disparition.

Car parler de Roland Drago pour ceux qui ont eu le privilège de le connaître un peu profondément ne peut se faire sans introduire une forte dose de sentiments. Roland Drago aimait être aimé parce qu'il aimait la vie. Conscient du charme certain qu'il exerçait sur son entourage, il acceptait avec sérénité les réactions négatives que son attitude, ses prises de position pouvaient susciter. Je le vois encore dire : « Oh, je crois que celui-là ne m'apprécie guère ! » avec un brin de délectation.

De cette personnalité si originale sous des dehors officiels qu'il imposait volontiers, je retiendrais deux aspects particulièrement attachants.

Roland Drago, tout d'abord, n'était pleinement qu'un professeur. Nous savons tous ici combien il est souvent difficile d'être un professeur, de se tenir comme un professeur ; parfois nous sentons intérieurement l'ébréchure, la lézarde. Roland Drago sut toujours et en tout temps incarner avec un naturel et une constance assez confondants la

fonction qu'il avait embrassée. N'ayant pas de mots assez durs pour les universitaires qui, acceptant des fonctions politiques ou administratives, s'empressaient d'ignorer et de renier l'Université, il adopta résolument l'attitude inverse : dans les multiples fonctions qu'il exerça, il fut toujours et seulement le Professeur Drago et le Professeur Drago honora l'Université, nous honora. Parce que l'Université était pour lui un mode de vie, il en défendait farouchement les valeurs qui se ramenaient à des idées bien simples : indépendance, autonomie, collégialité et surtout élimination de toute bureaucratie tant intérieure qu'extérieure. Là, bien plus qu'ailleurs, il ressentit cruellement son impuissance à convaincre.

Mais Roland Drago était aussi profondément un homme du XIX<sup>e</sup> siècle, point d'ancrage d'une belle culture historique et littéraire. Quelques mois après son élection à l'Institut, il confiait que l'un de ses plus grands plaisirs était, désormais, de siéger dans les lieux qui avaient accueilli un Guizot, un Villemain, un Aucoc, un Tessier, hommes qui, disait-il, « savaient tout ». La curiosité d'esprit, la richesse des connaissances, l'amplitude des vues, à une époque où ne s'était pas encore complètement accompli le morcellement des savoirs, exerçaient sur lui une incontestable fascination.

Il faut y voir certainement la raison de quelques unes de ses orientations académiques : le droit comparé, l'histoire du droit administratif et la science administrative. L'homme, n'étant pas un contemporain des sciences sociales, a fait de cette dernière discipline qu'il a fondée dans les Facultés de droit, une branche jamais coupée du droit public qui puisse simplement accueillir des éléments de plus grande culture que la spécialisation des programmes avait progressivement éliminés.

Je terminerai cet hommage par une anecdote. C'était un lundi matin, Roland Drago franchit la porte de la salle Goullencourt avec, sur le visage, cet air de bonheur que nous lui connaissions parfois. Il ne fut pas long à confier que quelques jours auparavant, avec Marguerite Drago, trompant la vigilance du liftier du Grand Hôtel de Cabourg, il avait pu, du dernier étage, vérifier et confirmer les impressions livrées par le narrateur de la *Recherche du temps perdu*.

Que cette image insolite et charmante soit l'expression dernière de la respectueuse affection que nous avons pour ce maître aujourd'hui disparu.

(Ces paroles ont été prononcées par le Pr Jean-Jacques Bienvenu lors de la réunion du département de Droit public et de Science politique de l'Université Panthéon-Assas le 15 mai 2009.)